

EN ESPÈRA D'UN AUTE TEMPS

ou

LE CONTE d'UN EXILÉ VOLONTAIRE

Félix m'a écrit aujourd'hui, *20 de heurèr de l'an 2000*. Sa lettre était encore mouillée par l'averse de sept heures. Ce matin, il faisait doux. Le vent venait d'Espagne trop chaud pour être le souffle d'un printemps précoce. J'ai pensé qu'il devait peut-être souffler aussi, au Nord de la Lomagne, aux marches de la Gascogne. Oui, là-bas, sur son île rose et venteuse, *30, carrèra de la Banca a Montalban*.

Il m'a téléphoné, il y a quelques jours pour me dire qu'il n'y croyait plus, qu'ils ne le passeraient pas. Je lui ai répondu que Francis Marmande, à Paris, s'en occupait : « *Qu'escriu au Monde, totun !* » ce qui pourrait vouloir dire pour se moquer : « Il écrit aux gens, quand même ! » mais là je traduis mal, à dessein... Que Francis me pardonne, Paris est si grand, vaste plutôt... *Luenh, hèra luenh... LOIN !* Où arrivent les trains et les avions.

Félix m'avait entretenu à Uzeste, à l'été 1999, de sa volonté d'en découdre avec le Centre — il disait *le Centre* pour ne pas dire Paris — qui s'agitait, alors. Il s'agite toujours, d'ailleurs contre nous occitans dits *occitanistes* — ce qui ne cesse de m'interroger, pourquoi cette utilisation intempestive du suffixe « iste » ? Pour ma part je reste libre de toute embrigadement en « iste » — qui sommes, c'est bien connus, d'horribles comploteurs contre la Nation, allant jusqu'à mobiliser la République Française, la leur pour in fine la détruire, ce qui est le comble de la « bipolarité ». Je veux dire celle, la leur, qu'ils croient être leur propriété. La république immensément grande qui a peur de n'être qu'une province du monde, pour nous renvoyer dans nos *vingt-deux*, notre potager, notre *casau* où nous enfonçons nos bottes de paysans attardés...

Là. Ici. Là-bas de l'autre côté de la Garonne où l'on naît Gascon, lointain, ignorant, en fixant presque ébloui ce ciel trop clair qui s'imagine des neiges éternelles et qui regrette cette terre d'Aragon qui fut aussi la nôtre en partage. Surtout, quand son *Cierzo*, ce vent froid chante notre Nord pour nous rappeler 37 et son Front de l'Ebre. Je vous le dis, la tête froide et les mains chaudes, nous sommes nés d'une terre où l'exil se choisit pour grandir ou pour mourir là, entre plaine et vallées, avec notre seule parole, en guise de linceul.

*

Le Centre, donc, s'excitait sur la Ratification de la Charte européenne des langues minoritaires. Félix, en septembre, avec les premières bourrasques, m'en parla. Je voulais qu'il s'exprime. Lui aussi. Simplement leur parler pour créer, et surtout pas leur répondre. Je lui avais proposé de faire un article à faire paraître dans les colonnes du *Monde*.

« Tu comprends, me disait-il, ils se trompent, ils nous trompent, donc nous nous trompons : nous ne sommes pas régionalistes, ni régionaux, nous sommes représentants d'une culture nationale dans un partenariat avec la culture française et les autres cultures européennes ! ».

Félix m'a écrit une petite carte. Il attend en vain une lettre de je ne sais quel rédacteur en chef, un signe du journal — « *le quotidien du soir* » comme ils disent à France Inter —, *un jornau de la nueit*, pourrions-nous dire insolents. C'est la rengaine de nos maîtres à dire et à penser qui nous hante. Félix lisait *l'Huma*, moi pas ou si peu... *Libération*, *a còps*, pour les nouvelles du Front, *Sud-Ouest* pour *Zocato* et *Longué* et *La République des Pyrénées* pour les résultats de l'Union Sportive Coarraze-Nay, enfin *l'Huma-Dimanche* pour faire plaisir à René, militant coco du quartier Louvie à Jurançon.

Le Monde, on ne l'attend pas. Chez nous, au Sud du Sud, au *Deep South* comme aurait dit Ernest, lui qui était du Nord, il arrive le lendemain par le train de 7 heures 25 fatigué par une nuit blanche ; rouge parfois quand le ciel d'octobre nous fait le coup d'un automne précoce. Il est déposé sur l'asphalte de nos nuits sans rêve. Nous l'achetons à la gare. Toujours. Et l'aube partie, pressée de s'échouer sur les plages landaises, nous incite à rebrousser chemin. À quelques pas, on aperçoit un cheminot que l'on croise sur son vieux vélo, les yeux cernés. C'est *Jojo* de Visandòs, *au ras de Pau*. Il parle béarnais avec l'accent de Monein. Il dit qu'il est occitaniste et communiste ou le contraire. Qu'importe !, pour lui tout est affaire d'engagement. *Jojo*, il est comme nous, froissé, exténué d'attendre qu'ils veuillent bien nous dire un peu ce qui se passe chez nous, nous ne pouvons savoir. Ceux qui le lisent, dont je suis, et tout le monde sait que l'habitude est une seconde nature, voire une troisième, une de service ou de fonction, l'espèrent, le lisent, s'agacent, s'énervent, le supportent un peu, beaucoup... À jamais !

Rien n'est venu, pas même un murmure de la rue Claude-Bernard. « *Car amic, m'écrit-il sur cette carte, aci mon tèxte un bocin adobat!* »... Mon texte un peu changé. Comme le temps aujourd'hui qui s'est mis, une fois de plus, à la pluie, lourde de conséquence : une forme de regret des soleils adolescents. Puis, comme une rengaine nerveuse, la « *ventòla!* » Ce vent d'outre Pyrénées qui rend fou, écrivain ou révolutionnaire. Ce vent-là ne respecte pas l'hiver. D'ailleurs, l'hiver s'insinue, mais ne reste pas. Il passe sans laisser d'adresse... *A Montalban*, Félix me disait que ce même vent, ivre d'Espagne, l'Autan, lui donnait le désir d'écrire... Moi aussi, enfin pas toujours, quand il s'apaise et laisse le ciel clair comme un bleu de Chagall. Mais aujourd'hui, depuis l'aube, il souffle sans discontinuer, il déchire le ciel et crie sa haine du froid qui, maintenant, n'ose plus. « *Que v'ac disi* », Félix avait compris bien avant mes professeurs de géographie, l'importance de ce souffle.

« *La France par sa langue a une logique d'empire!* » nous dit Castan.

Lo vent balaguèr, lui, nous nourrit. Il nous redonne ce *nhac* pour arrêter de pleurer sur notre sort. Félix Marcel *Castanh*, je dis bien *Castanh de « castanha »*, lui, savait qu'il fallait en distribuer symboliquement. Surtout, singer la violence pour en faire une plainte. Un chant royal.

L'aube, la radio, et tout le reste qui s'agite et se plaint. Sa lettre. Je l'ai ouverte avec un couteau de cuisine encore tiède. J'ai regardé « *las montanhas* », comme posées sur l'herbe froide « *deu casau* », le potager, en bon français. Je crois... « *Montanhas, las nostas* », les vôtres qui envoûtent, chaque jour, l'immobilité brumeuse, mauve, qui danse sur le gave caractériel. À quelques pas de mes arbres pleurnichards, l'insomnie trébuche et j'entends ton cri, Félix.

Maintenant, j'ai ses mots d'octobre dans la tête : « *Une langue est une identité potentielle, c'est la capacité à faire !* » Dehors, les premières gouttes murmurent, racontent la tempête qui ronchonne sur le golfe de Gascogne. Peut-être est-elle à secouer Saint Esprit, et vite de prendre le chemin de l'Adour. Elle arrivera inévitablement jusqu'à notre pauvre gave sali. Ici, *a casa*, pour finir par nous sortir de notre lit malade, endormis depuis trop longtemps... Dehors, sous le chêne ruisselant de songes, le voisin siffle, un train perdu sur une ligne égarée elle aussi, crie sa haine du monde nouveau. Que faire quand on tente de perdre son regard parmi les tristes collégiens qui poussent le portail et qui crachent sur nos pas. À ce moment, ici, juste ce qu'il faut de pluie grasse sur la vitre sale, et cette douceur africaine suintant sur la peau à peine reposée.

Félix m'a écrit... « *La calor qu'acaba per sudar !* » Les tropiques de Miller ou ceux de William F. Bill pour les intimes là-bas, très loin près en Louisiane, dans un autre *Sud* où d'autres exilés chantent leur âme de blues qui convoque le Jazz... En face, toujours les montagnes, la neige doit fondre certainement. À Uzeste, Félix m'avait raconté, sur la plaine où poussent des collégiales pour d'hypothétiques « papes d'occitanisme en goguette », sa rencontre volontaire avec notre immense écrivain gascon, *Miquèu de Camelat*. À Arrens, en Lavedan, en bas du Col du Soulor où le tour ne passe plus ou si peu... C'était un jour de « *ventòla pèga* », comme aujourd'hui, la pluie puis la neige quand « *lo vent a virat tà Capvath* ». Camelat est resté épicier toute sa vie, moqué par sa famille, son village. Félix a écrit des lignes sublimes sur l'œuvre de l'épicier d'Arrens. Si j'écris en gascon, c'est grâce à son entêtement. « *Capborrut* » qu'il était comme *Castanh*. Camelat lui aussi a attendu un article de là-bas — et Dieu sait s'il a espéré un signe ! —, c'est *in fine* une légion d'honneur qu'on lui octroya. En vain, pour que la République enfin se rattrape. Mais l'oubli, c'est le temps esseulé qui le fait grand ou insignifiant. Sinon rien de rien. Un prénom, un nom sur la tombe d'un peuple oublié. Je vous le dis, on ne parle pas d'épicier et d'épicerie au Centre, sauf quand il s'agit des marchés financiers !

« *Car amic, ací lo men tèxte un bocin adobat (títol cambiat)* ». Il a donc changé le titre de l'article, me suis-je dit, maintenant c'est :

PAS DE NATION SANS PLURALITÉ.

Je l'ai lue une seconde fois ; l'écriture est très fine, penchée, précise. « *Ua lenga vertadèra, com ua signatura de l'aute temps qui s'espèra : Fèlix Marcèu Castan de Montalban* ». Dehors, les averses ont redoublé. J'ai ouvert la fenêtre, le contrevent frappait, et son regard doux, ses mains, surtout ses mains m'ont apparus. Peut-être que la pluie n'est pas arrivée jusqu'à Montauban, ville rouge plus que rose que je connais peu ? Je l'ai croisée trois fois en trente-cinq ans. Une paille ! Juste l'omniprésence de cette brique qui rappelle une autre capitale, *Tolosa*. On y cherche en vain *Garona* et c'est son vassal, le Tarn qui y passe, assagi...

Je le sais, Félix a ouvert sa fenêtre ; j'ai sa lettre dans ma main presque froissée, j'ai repris l'article « première mouture », l'ai ouvert, et ai lu la première phrase : « *C'est le concept de République qui est en cause.* » Eh oui ! C'est la République, notre République qui s'impose envers et contre tous ces mensonges qu'ils disent patriotiques, et qui sont de vulgaires gros mots nationalistes. Des cauchemars pour faire marcher les peuples et les faire dormir à jamais dans le fossé de l'histoire comme celui d'Arthur enfui de Charleville et de Paris assiégé, vendu à la soldatesque versaillaise.

Félix regarde ce ciel clair, ouvre l'autre fenêtre, 30 rue de la Banque, lui qui ne les aimait guère. Pour tout dire, ils les détestaient. Sans ostentation. Il n'en faisait pas toute une affaire comme on dit chez moi d'un hâbleur : « *Félix ne hasè pas deu mèrlo !* » Je crois qu'il préférait les mouettes qui annoncent la tempête. Une phrase encore pour m'inviter à retravailler mon texte puis : « ... *l'èi completat amb çò de Combry e un polit poèma francés de Derrieu, amic de Lodèva. Tu, caldriá tanben un ton de manifèste ; amb quauquas signaturas.* ».

Il pleut franchement pour noyer un chagrin, toujours le même. Félix m'a écrit ce matin. Il travaille et retravaille. J'en suis sûr. J'entends de « *Jurançon étant* », le souffle de son écriture ; il sait qu'il faut se battre contre soi-même pour ne pas aller à l'amère défaite des mots faciles. Il ne se rend pas. Félix Castan depuis son rocher ou son phare rêve de tropiques... Il veille au grain, au temps instable. Lui aussi peut crier, tempêter, lever sa canne et haranguer *lo Pòble d'òc*, appeler P. de Garròs, M. Camelat, A. Perbòsc, J. Bodon, M. Rouquette et B. Manciet ! Il sait qu'ils viendront à la rescousse. Comme toujours !

Le froid tente et réussit à pénétrer la pièce remplie de livres. 9 heures sonnent à *Sent Jausèp*... Une autre couleur comme dans son texte introductif à *Occitanie en France - Être l'autre* : « ...*Les écrivains occitans (...) élaborent dans leur écriture pleinement aboutie des messages pour autrui, pour toutes les littératures et tous les lecteurs potentiels du monde. Dans leur inconscient collectif, ils entrent en opposition dialectique avec la littérature française, dans laquelle ils ont été éduqués.* »

Que n'ai-je lu cela il y a vingt ans, l'exil m'aurait été moins pénible ! Une autre couleur de ciel ou de firmament à déclamer et non pas à peindre, une couleur de mots ou de cris qui se mettent bout à bout pour bâtir une œuvre, son œuvre ! C'est sa couleur de poète, là-bas sur son île sur le Tarn : une naissance de mer qui se cherche un océan. Un avenir, « *andadas a l'enfinit* », des vagues et des vagues rageuses, « *la Mar Grana de Bernat Manciet* ». Rue de la Banque. L'a-t-il su qu'il était notre Victor H. contre Louis

Napoléon et ses jeunes commissionnaires : Gallo, Chevènement, Sarre, Pasqua, Emmanuelli, j'en passe des plus vaniteux. La France impériale est transversale. C'est ainsi. Contre sa jetée, les vagues les plus noires s'y brisaient déjà en 1851 puis en 1944, en 1958. Elles s'y brisèrent après. Elles s'y briseront encore. Les océans de bêtise, d'ignorance s'y brise les reins d'écume.

Tout est calme et pourtant, il écrit encore...

Notre lettre oubliée arrive le 26 septembre 2000, Félix me l'a envoyée le 3 octobre. Le vent. Le même souffle qu'en Février, chaud, presque torride ; « *lo vent de castanha* » qui lui va bien ; l'automne s'installe et se plaint déjà. Nous levons notre tête, scrutons l'infini bleu pâle, et comptons les vols de palombes qui cherchent leur Sud. « *Quan passan las palomas!* » comme dit mon voisin qui fume, tousse dans son jardin : il a perdu son travail, il y a peu, et je vois bien qu'il s'en veut.

Putá de letra! Elle est signée de Michel Kajman, rédacteur en chef :

Monsieur,

J'ai pris connaissance du texte que vous avez fait parvenir au directeur de la publication, Jean-Marie Colombani, et que ce dernier m'a transmis en tant que responsable de la page Débats.

Malheureusement, nous regrettons de ne pas pouvoir, malgré leur intérêt, publier vos réflexions. Les contraintes de place nous obligent à faire des choix et nous empêchent de publier tous les textes que nous recevons.

*La missa qu'ei dita, la messe est dite !
L'article ne sera pas publié.*

Castan m'écrit :

« Je propose de lui donner un caractère de manifeste, et de reprendre ton idée initiale : le faire approuver par ceux qui partagent ces vues. Puis, on l'enverra pour publication à toutes les revues occitanes. (...) Es-tu d'accord sur l'idée (de faire d'un trou une bosse) ? (...) Ce texte garderait un caractère personnel (comme, toutes proportions gardées, le manifeste du surréalisme de Breton), mais pour que du collectif y soit mêlé dès le départ, il faudrait que tu expliques en tête comment l'idée est née et la démarche... »

Il est reparti. Il ne s'avoue pas battu. Il sait que son île est terre de mer et mère de toutes les terres, celles qui attendent la paix de l'hiver, les labours, les semences. Il écrit. Je n'ai pas pu écrire ce qu'il me demandait, je ne sais pas faire. J'ai laissé parler mon histoire d'exil et l'introduction « *La langue des autres, la lenga deus autes...* », est née fin octobre 2000. Je le lui ai remis en mains propres, « *a Marteron* », aux journées de Larrazet... Betty l'a pris, l'a regardé et m'a souri. Voilà tout, cela vaut bien mille félicitations. Il a signé comme signaient Camelat et *Gaston Febus de Foish-Bearn*, bien avant lui, *Febus abans*.

Alors nous y sommes, c'est un manifeste, le titre n'a pas changé :

PAS DE NATION SANS PLURALITÉ...

Il l'a encore retravaillé. À l'infini, comme un voyage sur son vaisseau de feuilles noircies dans la brume glaciale de décembre. C'est Ulysse qui nous revient pour affronter l'essentiel, lui même et les autres : *Être l'autre !* La première phrase clame :

« Le principe républicain — L'égalité est fondée sur la notion d'identité... »

Il corrige. Le manifeste se refait « *a plaser* ». Il le veut.

Jurançon, 10 novembre 2000, une autre lettre m'arrive. Il fait beau, presque froid. Le voisin promène son labrador qu'il me dit vouloir vendre. Il a vendu sa Safrane et je vois bien qu'il fume sans discontinuer. Il courbe son échine de chômeur étonné. Le chien renâcle. Le froid, c'est pour tout le monde. Félix me dit, toujours précis :

« *Ci-joint ton texte. J'ai complété la ponctuation. Je propose de reprendre le titre en 4 langues (cela me rappelle les colloques que nous avons organisés avec Manciet à Montauban), il y a quarante ans : une confrontation des 4 poésies. (...)* »

(...) *Le titre de la brochure pourrait être :*

Manifeste CONTRE LA PENSEE UNIQUE, on réserverait pour mon propre texte :

PAS DE NATIONS SANS PLURALITE.

Amistats.

A Larrazet, Alain Darrizon me demande de déclamer *La lenga deus autes*. Il y a là *Andreu Minviella*, gascon, « *con gas!* » comme disent nos amis castillans. Dédé rime avec chanteur de jazz, avec tango de chez *Pépé Nunca*, ce qui m'a toujours fait rire car *Nunca*, c'est jamais en espagnol, *jamei* en oc... *Ua votz*, surtout, une voix comme nulle autre, « *ua votz terribla, com disen per noste* », celle qui ranime la flamme éteinte des bergers égarés dans la lande... Félix et Betty sont dans la salle. Je finis. Je vais vers eux et je leur remets le texte. Castan me prend le bras et dit tout de go que maintenant *Le Manifeste* est lancé pour toujours sur les routes de la mémoire qui court plus vite que l'ignorance du maire de Belfort ou celle d'Alain Fikelkraut... C'est curieux mais je préfère Vargas Llosa, Bodon, Gonzalés, Privat, Manciet et Rouquette. Surtout William Faulkner d'Oxford-Mississippi.

Naguère Sollers, enfin, je ne sais plus. Il est un peu gascon de Bordeaux qui a vendu sa pauvre mère à Paris, mais lui, le sait-il vraiment ?

Je suis parti. Il m'a écrit en début décembre une carte pour me dire qu'il avait changé le texte ; pas de froid, parfois une averse puis ce vide interminable. Il a modifié quelques passages : « *Drin, chic.* »... Comme un Seurat, des mots qu'il pose, qu'il montre, et qui interrogent. Puis, le 16 décembre, il est revenu à Uzeste, à l'invitation de Bernard Lubat. Félix aimait ce pré enchanté, occupé, ce champ des possibles d'une subversion, une rhétorique contre la bêtise, l'ignorance, l'aveuglement franco-français. Il aimait ce piano amoureux sautant ses ruisseaux oubliés, courant aujourd'hui encore cette forêt de pins qui confessent à Dieu leurs pensées pour leur Vierge noire.

C'est ici, dans la menuiserie de Bernat de Lubat, qu'il m'a remis le Manifeste. Dernière mouture...

Le 25 janvier, c'est sous l'azur insolent de cette ville toujours aussi rouge, — l'Autan, espiègle, soufflait encore —, que je l'ai accompagné, sur son île, la fenêtre grande ouverte sur l'éternité où *lo vent d'Espanha* souffle encore et toujours, pour égayer les anges ivres de tristesse.

Adiu Fèlix, a las prumèras.

Sèrgi Javaloyès